

13^e ET

CINÉMA

Tournage d'une scène de la série *Boulevard du palais* sur la passerelle Simone de Beauvoir, mardi 3 mai.



On y double des films depuis 70 ans, les réalisateurs y posent de plus en plus leur caméra ; cinq ans après sa fermeture, un « Grand Ecran » refait parler de lui et dans l'ombre un indépendant essaye de tenir tête aux grands groupes. Plan panorama du 13^e du cinoche.

QUAND LES RÉALISATEURS DRAGUENT LE 13^e

Dans une ville qui attire chaque année plus de tournages, le 13^e arrondissement parvient à se hisser, par la diversité des lieux qu'il propose, parmi les quartiers les plus filmés de la capitale.

Par David Even
Photographies Mathieu Génon

« Moteur... ça tourne... action ! ». Cette formule sonne presque comme un refrain à force d'être entendues plusieurs fois par semaine un peu partout dans le 13^e. L'arrondissement est devenu ces dernières années l'un des plus prisés par les réalisateurs : « *Le 13^e est très dynamique. Il fait aujourd'hui partie des 10 arrondissements qui accueillent le plus d'équipes de films avec près de 200 journées de tournage en 2010* », dévoile Sophie Boudon-Vanhille, responsable des tournages à la Mission cinéma de la Ville de Paris (voir encadré page 16). →

FOCUS

La Mission cinéma de la Ville de Paris a été créée en 2002 à l'initiative de Bertrand Delanoë dans le but de développer et d'assurer une meilleure cohérence de la politique cinématographique de la capitale. 13 personnes sont chargées de délivrer les autorisations de tournages - plus de 920 en 2010 -, de faciliter le travail des équipes techniques et, par ricochet, de développer l'attractivité de la ville. Paris n'attire pas que les grosses productions cinématographiques. En effet, toutes les créations audiovisuelles - petites ou grandes - sont soutenues. Ainsi, à part presque égale, la capitale est le décor de

séries télévisées, de publicités, de documentaires, de courts-métrages et de films école. La Mission cinéma n'est pas qu'un simple service d'autorisation de tournages, elle met également en place une éducation au cinéma à l'adresse des plus jeunes, gère le Forum des images, dispose d'un fonds de soutien destiné aux salles indépendantes. Elle a notamment mis en place en 2010 un plan de transition au numérique pour permettre aux petites salles de s'équiper des dernières technologies afin de ne pas subir de « fracture numérique », comme l'explique Michel Gomez son délégué général.



Monsieur Papa de Kad Merad, sortie en salles le 1er juin 2011.



Audrey Tautou (derrière le panneau !) en plein tournage de *La délicatesse* à la Butte-aux-Cailles, mardi 3 mai.



Tournage de *Monsieur Papa* de Kad Merad aux Olympiades.

LA DIVERSITÉ DU 13^e ATTIRE LES RÉALISATEURS

C'est vrai qu'à la Butte-aux-Cailles en ce lundi matin du mois de mai, les passants sont finalement peu surpris de devoir patienter quelques minutes sur un bout de trottoir, le temps d'une prise (voir l'entretien avec le romancier et réalisateur David Foenkinos page 17). Tout juste s'excite-t-on un peu de la présence de l'actrice Audrey Tautou, que quelques-uns s'empressent de photographier avec leur téléphone portable. Une fois la scène tournée, le ballet des passants et des techniciens reprend comme si de rien n'était.

Le lendemain, même scène mais du côté de la BNF cette fois, avec le tournage de la série télévisée à succès *Boulevard du palais*. « Le 13^e attire toutes sortes de productions. Les gros films comme *Paris* de Cédric Klapisch mais aussi beaucoup de séries policières comme *Navarro*, *Julie Lescaut* ou plus récemment *Alice Nevers*. L'arrondissement offre une telle diversité visuelle entre le quartier asiatique, les Olympiades ou le nouveau quartier de la grande bibliothèque que ça séduit chaque année de plus en plus de productions », explique Sophie Boudon-Vanhille. Si la passerelle Simone de Beauvoir qui enjambe la Seine en face de la BNF a particulièrement la cote en ce moment, nul coin du 13^e n'est plus cinégénique qu'un autre. On tourne partout et pas seulement à la Butte-aux-Cailles comme on pourrait le penser. C'est d'ailleurs le souhait de la Mission cinéma qui essaye au maximum de répartir les tournages sur l'ensemble de l'arrondissement afin de gêner le moins possible les riverains et les commerçants. Une charte a même été signée en 2006 entre la Ville et les professionnels de l'audiovisuel pour veiller au respect des riverains.

« Pour le film 99 Francs ils ont mis des palmiers sur l'avenue de France et on était à Miami ! »

4 000 EUROS LA JOURNÉE DE TOURNAGE

Julien Cohen est un commerçant habitué des tournages. Patron du restaurant italien Les Cailloux à la Butte-aux-Cailles, son établissement était le décor du film de David Foenkinos début mai. « On accueille au moins trois tournages par an. Là, il s'agissait d'une grosse production mais parfois ce sont des films plus confidentiels ou même des publicités comme quelques jours plus tôt avec le tournage d'un clip pour la Fête du cinéma », raconte-t-il. Être sollicité par les équipes de production ne dérange pas le restaurateur, au contraire. Il veille seulement à ce que l'image de son établissement ne soit pas dégradée et à ce qu'il ne perde pas d'argent. Il facture environ 4 000 euros la journée de tournage, du matin jusqu'à 16 heures.

En dehors de la location de lieux privés et d'espaces publics comme les parcs et les bâtiments

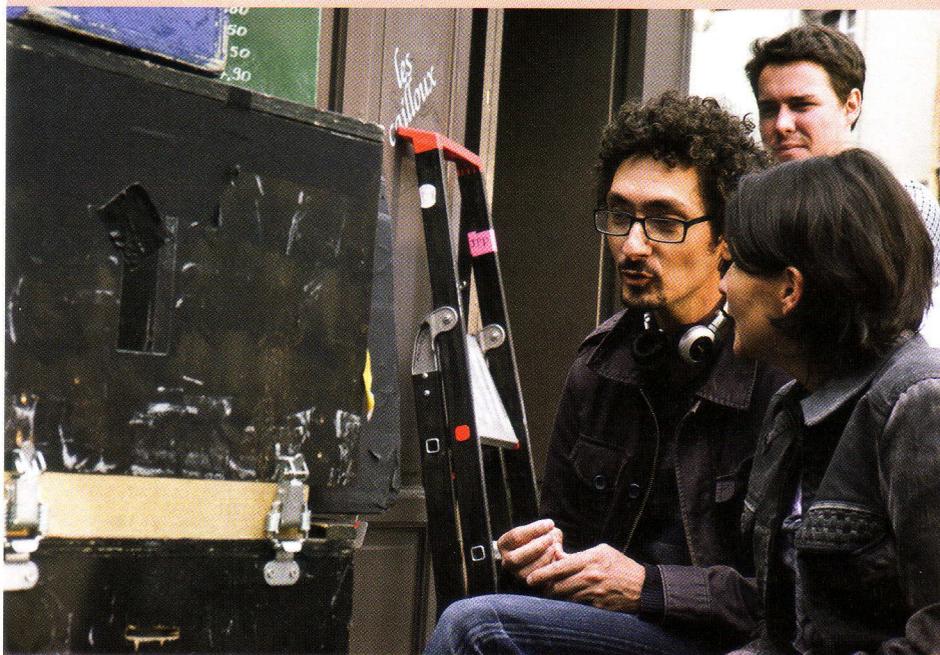
que la Ville met à disposition contre versement d'une redevance - qui a rapporté 650 000 euros en 2008 -, l'accès aux rues de la capitale est lui entièrement gratuit. Pas étonnant du coup que la ville attire chaque année plus de tournages (+ 10% en 2010) et qu'un film français sur deux y soit réalisé.

« Des quartiers comme le 16^e, 18^e ou 8^e sont immédiatement identifiables à Paris grâce à leurs monuments. On y tourne en conséquence beaucoup plus de publicités que dans le 13^e. Mais, en revanche, c'est dans le 13^e que l'on peut plus facilement dénicher de nouveaux endroits et aider les réalisateurs à faire le bon choix », rajoute Sophie Boudon-Vanhille, avant de conclure tout sourire : « Pour une course-poursuite de 99 Francs, il fallait reproduire un grand boulevard de Miami. En rajoutant quelques palmiers sur l'avenue de France on y était ! » ■

5 FILMS TOURNÉS DANS LE 13^e

- *La traversée de Paris*, **Claude Autant-Lara**, 1956, du côté du métro Saint-Marcel.
- *Belle de jour*, **Luis Buñuel**, 1967, du côté du square Albin Cachot.
- *Pinot simple flic*, **Gérard Jugnot**, 1984, du côté de la Pitié-Salpêtrière et de la rue du docteur Leray.
- *Le petit lieutenant*, **Xavier Beauvois**, 2005, du côté de la rue Charles Fourier.
- *Paris*, **Cédric Klapisch**, 2008, du côté de la BNF.
- *Monsieur Papa*, **Kad Merad**, 2011, sur la dalle des Olympiades.

« LA BUTTE-AUX-CAILLES EST PEU PRÉSENTE AU CINÉMA »



L'écrivain à succès David Foenkinos vient d'achever son premier long-métrage en adaptant son roman *La Délicatesse* (éd. Gallimard). À l'affiche du film, Audrey Tautou et François Damiens sur fond de 13^e arrondissement. Sortie prévue début 2011.

Le 13 du Mois : Pourquoi avoir choisi la Butte-aux-Cailles comme décor ?

David Foenkinos : La scène de la Butte-aux-Cailles est importante car c'est le moment de la rencontre. On avait envie de tourner dans un Paris peu vu. D'une manière

assez étrange, la Butte est au final peu présente au cinéma. C'est un endroit préservé que j'adore. Je rêvais de cette place depuis longtemps pour l'ouverture du film. J'habite depuis 15 ans dans le 13^e et je l'avais repérée quand je travaillais aux éditions Le Dilettante situées à l'époque rue Barrault. Pour une des scènes tournées à la Butte nous avons même eu une guest star : la fille de Steven Spielberg, Sasha, qui joue le rôle d'une touriste américaine !

Quelles sont les contraintes d'un tournage en décor réel ?

La météo, évidemment. Le jour du tournage, il a plu. C'était dommage pour la lumière et la magie de la rencontre mais je ne me plains pas. Ensuite, au niveau de la gestion de la figuration et des passants ça a été finalement assez simple. Les gens étaient sympas et nous avons été bien accueillis par les habitants même si certains ont envie de préserver la tranquillité de leur « petit village ».

Propos recueillis par Caroline Vaisson.

SILENCE, ON DOUBLE

Le 13^e abrite les plus anciens studios parisiens de doublage et de postsynchronisation cinématographiques. Philippe Carbonnier, le directeur artistique de Dôme productions, nous raconte l'un des métiers les moins connus de l'industrie du cinéma.

Par Ōna Maiocco
Photographie Mathieu Génon

Dôme productions, à l'image du milieu du doublage, est une société qui se fait très discrète. Après plusieurs courriels, quelques coups de fil et de sonnette, la chance nous sourit enfin : après une longue attente sur le trottoir nous tombons sur Philippe Carbonnier en personne qui concède à nous offrir un peu de son temps pour parler de son activité. Alors que certaines périodes de l'année sont résolument creuses, le directeur artistique - entendez celui qui tient les rênes de la société - croule en ce moment sous le travail. En 20 ans, il n'a jamais accordé un seul entretien à la presse.

STUDIOS DU 13^e : CONFIDENTIEL DÉFENSE

Nous pénétrons dans un bâtiment en béton blanc, presque sans fenêtres, dont l'architecture industrielle contraste avec les immeubles résidentiels de cette petite rue très calme du 13^e, proche de la BNF. Philippe Carbonnier tient à ce que nous ne mentionnions pas le nom de la rue. Nous comprendrons plus tard que ces précautions servent en partie à assurer l'anonymat des nombreux comédiens célèbres qui passent par ses studios de doublage. L'assistante de Philippe Carbonnier révèle d'ailleurs, non sans humour, que son deuxième métier chez Dôme



« JE SUIS UN ARTISAN QUI S'ÉCLATE »

À 31 ans, Alexis Tomassian a prêté sa voix à plus de 100 personnages de films et de dessins animés. Rencontre avec ce comédien de l'ombre.

Le 13 du Mois : Comment devient-on comédien spécialisé dans le doublage ?

Alexis Tomassian : Il faut tout d'abord être comédien, le doublage n'étant qu'une branche de ce métier. J'ai commencé à 10 ans après avoir obtenu un rôle dans *Génial, mes parents divorcent !* [de Patrick Braoudé, 1991, ndlr]. J'ai enchaîné sur des téléfilms et du théâtre avant d'être contacté pour prêter ma voix. Les gens du milieu se sont ensuite passés mon numéro.

Quelles sont les spécificités de ce travail ?

Il faut savoir apprivoiser la technique de la

bande rythmographique. Ce n'est pas plus dur que d'apprendre à se déplacer dans l'espace au théâtre et avec de la pratique on peut s'en affranchir et s'exprimer plus librement. Ensuite, on nous demande une importante cadence de travail. Pour les dessins animés, on double trois épisodes dans la journée, c'est la course au rendement. Il faut être très réactif, piger tout de suite le rôle et surtout avoir de l'oreille.

Comment préparez-vous les rôles ?

Pour le doublage de films, on essaie humblement de reproduire ce que l'acteur a fait, ses émotions, ses intonations... On n'invente rien en somme. Ce qui est bien chez Dôme productions, c'est qu'ils nous donnent le film à l'avance pour qu'on prenne

production, c'est cuisinière ! Elle restaure sur place les grands noms du cinéma, en toute intimité.

La tranquillité des célébrités n'est pas seule en cause, il faut avoir à l'esprit que cette activité requiert un matériel précieux qui pourrait attirer les convoitises. Voilà pourquoi nous n'avons pas été autorisés à prendre en photo les plateaux d'enregistrement où les comédiens, appliqués à suivre la bande rythmographique, apposent leur voix sur les images d'un film.

UN PASSÉ GLORIEUX

C'est d'abord le grand sigle SPS, suspendu en hauteur et en relief sur la façade, qui a attisé notre curiosité. Il nous semble bien avoir vu ces trois lettres à de nombreuses reprises dans des génériques de films. La Société parisienne de sonorisation est en effet la première société de doublage et de postsynchronisation française à avoir vu le jour en 1945. En ces lieux, alors même que de nombreux films étaient co-produits par les États-Unis et la France, la MGM, Paramount ou la Fox ont fait venir les plus grandes vedettes de cinéma. Charlie Chaplin, Sydney Poitier ou Elizabeth Taylor ont finalisé la bande sonore de leurs films dans le 13^e. La SPS a également produit les versions françaises des plus grands films d'après-guerre, comme l'intégralité des James Bond.

Aujourd'hui, c'est Dôme productions qui occupe les lieux. Depuis plus de 20 ans, on y produit chaque année entre 50 et 60 versions françaises de films, séries télévisées ou dessins animés. « 50 à 80 personnes en moyenne travaillent intensément sur deux mois pour produire la version française d'un film étranger, à partir de n'importe quelle langue », nous explique Philippe Carbonnier. Dôme productions est une vraie fourmilière d'intermittents du spectacle : comédiens, techniciens, monteurs, auteurs, traducteurs... 4000 professionnels y travaillent au cours d'une année.

LE DOUBLAGE, MÉDIATEUR CULTUREL

En quelques minutes, Philippe Carbonnier arrive à nous convaincre que l'élaboration d'une version française d'un film n'est pas la dernière roue du carrosse cinématographique, mais bien l'ultime démarche par laquelle une culture peut communiquer avec une autre. À l'heure où beaucoup ne jurent que par la version originale sous-titrée, soi-

PETIT LEXIQUE DU DOUBLAGE

Postsynchronisation : technique consistant à remplacer des dialogues dont la prise de son originale n'est pas exploitable pour le mixage final d'un film ou pour améliorer le jeu des comédiens. La postsynchronisation permet de réenregistrer un dialogue en studio dans la même langue que l'original et, en principe, avec le même comédien. Le doublage, bien qu'utilisant les mêmes techniques de base, permet de réaliser une adaptation synchrone des dialogues et donc de changer de langue et de comédien.

Bande rythmographique : bande calligraphiée ou numérique défilant sous l'écran et dont le texte est en synchronisme parfait avec les mouvements de lèvres des personnages. Les comédiens spécialisés dans le doublage suivent la bande rythmographique pour caler leur voix sur celle des comédiens du film.

Voxographie : liste des doublages effectués par un comédien ou une comédienne.

disant seule garante d'authenticité, il nous remémore qu'Alfred Hitchcock lui-même était plus favorable à une bonne version française de ses films qu'à une version originale sous-titrée.

« La lecture des sous-titres fait perdre au spectateur une partie de l'image », prévient Philippe Carbonnier, tout en précisant que, par ailleurs, de nombreuses maladresses sont parfois commises lors de traductions littérales de certaines expressions étrangères. Il attire notre attention sur la nécessité de transcrire les éléments exogènes d'une culture dans notre propre langue. Pour ce directeur artistique qui se définit volontiers comme une sorte de chef d'orchestre défenseur de la langue française, la recette pour réaliser une bonne version française réside en premier lieu dans le processus d'adaptation, activité résolument littéraire et artistique, qui permet de pallier la différence entre les cultures. Sa ligne de conduite est simple : « Ne pas tricher ». Il en est souvent récompensé et dévoile avec émotion : « Lorsque j'entends des gens à la machine à café dire qu'ils ont pleuré devant la version française d'un film, je sais que le but a été atteint. » ■

Les versions françaises des James Bond ont été produites ici

le temps de le visionner et de s'imprégner du jeu de l'acteur. Pour les dessins animés, c'est beaucoup plus créatif. On donne plus de nous sans devoir se mettre au service d'une prestation existante.

Acteur de l'ombre, n'est-ce pas un peu ingrat ?

Au contraire, j'ai tous les avantages du métier de comédien sans les inconvénients : j'interprète des dizaines de rôles, je fais dans la comédie, le drame ou le film d'auteur... je n'ai pas besoin d'être en haut de l'affiche pour me sentir bien, pas besoin d'une reconnaissance particulière. Mais cela dépend vraiment de l'ego de chacun. Pour ma part, je me considère comme un artisan qui s'éclate.

LA BATAILLE DE L'ART ET ESSAI

Par Rafael Manzanos
Photographies Rafael Manzanos

Implanté depuis 1911 aux Gobelins, l'Escurial fait figure d'irréductible. Il parvient à tenir son cap malgré une concurrence qui change de visage et un quartier en pleine mutation.

Au fil des ans, les fermetures du Gaumont Gobelins-Rodin, du Jeanne d'Arc, du Barbizon et du Grand Écran de la place d'Italie ont profondément modifié la physiologie cinématographique du 13^e. « *C'est malheureux mais on identifie moins les Gobelins au cinéma* », déplore François Joannis, directeur de L'Escurial, dernier cinéma d'Art et Essai à subsister dans le 13^e. Le MK2 Bibliothèque, multiplexe massif et lointain de ce quartier historique de cinéma, a littéralement éparpillé la concurrence et déplacé le centre de gravité à l'est de l'arrondissement.

Pourtant, la Ville s'active pour maintenir une certaine diversité. Doté cette année de 15 000 euros de subventions de fonctionnement, l'Escurial a par ailleurs reçu un peu plus de 30 000 euros pour aider au passage

à la numérisation, dès cet été. Un coup de pouce bienvenu pour des petites structures indépendantes contraintes de jouer dans la cour des grands.

En effet, tous les diffuseurs, indépendants comme multiplexes, négocient leurs pellicules auprès des mêmes distributeurs, qui répartissent leurs copies de manière homogène sur un territoire donné. « *La part de bénéfice dans les négociations n'est pas le plus difficile car elle est sensiblement la même pour tous les diffuseurs. Le plus compliqué, c'est tout simplement d'avoir le film !* », explique François Joannis.

LE « SYNDROME ALMODOVAR »

D'autant plus que certains noms ont émergé de l'Art et Essai et attirent un large panel de spectateurs. Cette notoriété se traduit notamment par une bataille qui n'existait

DU ROYAL À L'ESCURIAL

Créé en 1911 sous l'appellation Le Royal, l'Escurial ne prend son nom actuel qu'en 1933. Il possédait à l'époque 500 places d'orchestre et un balcon pour 100 spectateurs. Dans les années 1970, en pleine vague de fermeture des cinémas parisiens, la salle du boulevard Port-Royal parvient à conserver ses sièges de velours rouge et ses volumes originels. L'Escurial résiste grâce à la détermination d'un groupe de cinéphiles qui prend le lieu en main. En 1981, ils installent un écran panoramique, légèrement incurvé, qu'ils intègrent aux lustres et dorures préexistants. Le balcon est transformé en une deuxième salle de 80 places qui réduit la capacité de la principale à 244 fauteuils.

« IL FAUT QUE LES CINÉMAS RESTENT VIVANTS »



En 2006, Alain Potignon, photographe, a publié *Nos cinémas de quartier* (aux éditions Parigramme). L'ouvrage accorde une place de choix à L'Escurial, un cinéma atypique parmi les plus anciens de Paris.

Le 13 du Mois : Les Parisiens aiment-ils leurs cinémas ?

Alain Potignon : Oui, et je pense que c'est avant tout dû au rapport de proximité. On passe à côté, on y va... C'est basique à dire mais c'est comme aller chercher une baguette !

Quelle a été votre démarche par rapport à L'Escurial ?

Je me suis imprégné du cinéma que je connaissais auparavant. Pour faire les photos, je suis resté au minimum deux jours, j'échangeais avec les projectionnistes, les ouvriers. L'Escurial est visuellement magnifique, il a été très préservé. Dans les années 1970, les cinémas ont restructuré leur surface pour multiplier les salles et les rentabiliser au maximum. Beaucoup se retrouvaient avec deux, voire trois salles, toutes minuscules. L'Escurial a lui gardé tout son ensemble architectural. Ce côté unique est essentiel. Les multiplexes sont volontairement neutres. On y retrouve partout le même distributeur de

pop-corn. L'Escurial fait appel à une histoire du cinéma avec les portraits Harcourt accrochés aux murs dans la salle principale. Au fil des rénovations, on voit la juxtaposition des styles, certains éléments ont 60 ans, d'autre 20. Les cinémas ne sont pas des musées, il faut qu'ils évoluent, qu'ils restent vivants !

Beaucoup de cinémas ont fermé du côté des Gobelins. Peut-on encore parler d'un « quartier de cinéma » ?

Il est vrai qu'il n'y a plus beaucoup de cinémas dans ce quartier. L'Escurial attire des clients d'un peu plus loin, c'est d'autant plus difficile. Cependant, quand on travaille dans un arrondissement plus concurrentiel, ce n'est pas forcément un problème. Les cinémas viennent rythmer la vie d'un quartier et participent de son dynamisme : c'est bon pour les bars, pour les restaurants. Maintenir un cinéma de quartier, ça passe aussi par l'éducation : il faut habituer les écoliers à aller dans le cinéma d'à-côté.

pas ou peu auparavant entre multiplexes et indépendants pour décrocher certains films d'auteur.

« Il y a une dizaine ou une vingtaine d'années, obtenir des copies de Woody Allen ou Pedro Almodovar était beaucoup plus simple. Aujourd'hui les multiplexes viennent chasser ce genre de films et, dans le quartier, ça devient plus difficile », déplore le directeur. « Un film comme Match Point, je ne l'ai eu qu'en deuxième semaine », se souvient-il, dépité. « La barrière entre Art et Essai et commercial est de plus en plus ténue », confirme Michel Gomez, responsable de la Mission cinéma de Paris, qui parle d'un véritable « syndrome Almodovar » à propos de ces films d'auteurs dorénavant reconnus que s'arrachent tous les exploitants de salle. D'ailleurs, L'Escurial sera confronté avant la fin de l'année à l'ouverture au sein du MK2 Bibliothèque de deux salles exclusivement dédiées aux films d'Art et Essai.

INDÉPENDANT MAIS PAS TOUT SEUL

Il n'en reste pas moins que L'Escurial, en tant que cinéma d'Art et Essai, se doit, selon les critères de la Commission nationale du cinéma (CNC), de rester fidèle à sa vocation culturelle en continuant à projeter des perles rares au potentiel commercial hasardeux.

Pour faire pencher la balance dans le rapport de force avec les multiplexes, L'Escurial est rattaché au groupe « Les écrans de Paris » qui s'appuie sur un circuit de cinq cinémas pour un total de 2 300 places et 13 écrans. Un tel réseau permet de faire circuler les copies entre les salles et favorise ainsi la prise de risque commerciale. « La programmation, c'est une vraie galère quand on est tout seul. Beaucoup font des pieds et des mains pour obtenir une copie et, avec un seul écran, il faut que le film marche tout de suite. Nous sommes moins confrontés à ce problème », conclut Alain Joannis. ■

UNE FONDATION DU CINÉMA AUX Gobelins

Un nouvel espace dédié au 7^e art ouvrira ses portes à l'automne 2012 avenue des Gobelins. Le groupe cinématographique Seydoux-Pathé implantera sa fondation éponyme en lieu et place de l'ancien cinéma Le Rodin dont la façade sculptée sera conservée. Un espace d'exposition, une salle de projection et l'ensemble des collections Pathé seront à disposition des visiteurs, étudiants et chercheurs, le tout dans un ensemble architectural audacieux conçu par Enzo Piano, déjà papa du centre Pompidou. La coquille de verre qui dépassera de quelques mètres la façade devrait commencer à sortir de terre dans les prochaines semaines.

GRAND ÉCRAN : OÙ EN EST-ON ?

Voilà presque six ans et demi que le Grand Écran a fermé ses portes. Vidée de tout son matériel depuis quatre ans, la salle qui abritait l'ex « plus grand écran d'Europe » est aujourd'hui à l'abandon, et l'enjeu d'une âpre bataille entre l'association Sauvons le Grand Écran, la Mairie d'arrondissement et les acteurs privés en vue de son éventuelle résurrection. Mais l'épilogue n'est peut-être pas si loin : un repreneur est en vue, avec à la clé un projet culturel qui se veut ambitieux.

Par Ornella Guyet

L'EX-REPAIRE DES CINÉPHILES... ET DES CINÉASTES

Une association a largement bénéficié de la convention entre la Mairie et Gaumont. En effet, Gaumont devait céder la salle à la Mairie plusieurs fois par an, privilège accordé par cette dernière à l'association Ciné 13, tant sous Jacques Toubon que sous Serge Blisko. Ciné 13 a été fondée en 1995 pour promouvoir le cinéma français et européen par des avant-premières gratuites suivies d'une rencontre avec les équipes des films. Elles étaient organisées principalement au Grand Écran. Chaque séance, qui pouvait durer jusqu'à une heure du matin, était aussi l'occasion de découvrir, en première partie, des courts-métrages, un format cinématographique qui, une fois par an, se voyait mis à l'honneur. Son président, André Renault, raconte : « J'ai projeté les courts-métrages de Guillaume Canet. Chaque projection de court était suivie d'un entretien avec le réalisateur, et j'invitais des producteurs. Plusieurs ont ainsi pu faire leur premier long car ils y ont rencontré leur producteur. »

Inauguré en juin 1992, Le Grand Écran a durablement marqué de son empreinte l'arrondissement et ses habitants. Avec ses 650 places, son écran panoramique de 240 m² - le plus grand d'Europe à l'époque -, son immense scène, sa conception originale par l'architecte japonais Kenzo Tange, l'ambition affichée d'en faire un complexe cinématographique et télévisuel avec studios et possibilité d'accueillir des spectacles, le Grand Écran avait tout d'un établissement d'exception. Chaque projection était précédée d'un spectacle de lasers qui a marqué bien des esprits. Au moins une fois par an, le conservatoire du 13^e y donnait des représentations.

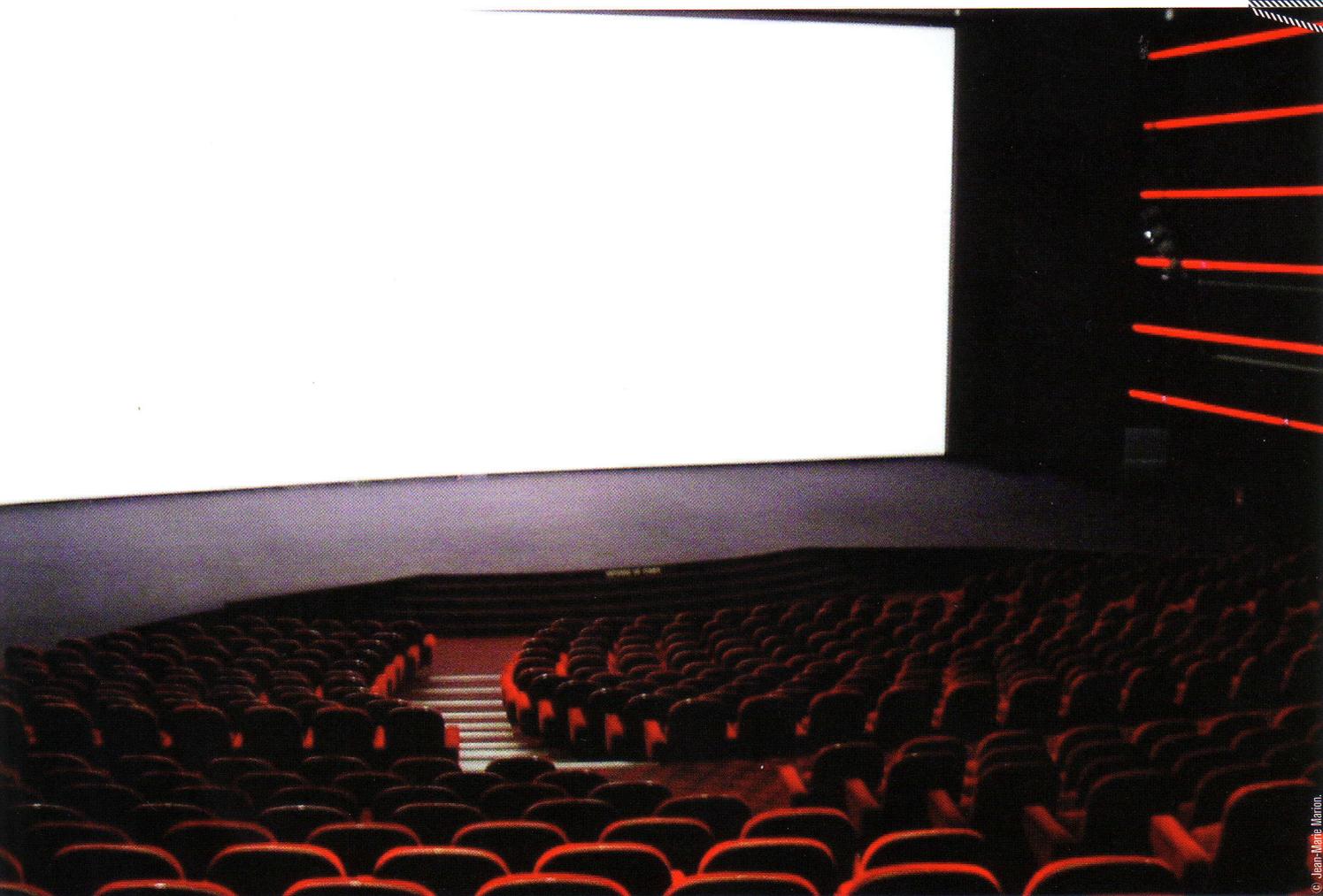
Il a pourtant fermé brutalement en 2006, au grand dam de ses fidèles. Le groupe Pathé-Gaumont - devenu depuis Europalaces - a subitement décrété que la salle n'était plus rentable et avait subi une baisse de fréquentation de 50% en 2005. Une décision injustifiée pour Marie-Brigitte Andréi, présidente de l'association Sauvons le Grand Écran, pour qui cette décision repose sur un mensonge : « La baisse de fréquentation en 2005, de 12%, est à comparer à la baisse générale de la fréquentation en France cette année-là (-10%) » et à celle essuyée par

les autres salles parisiennes, qui pour certaines font pire. D'autre part, le mois de sa fermeture, la salle a battu tous les records nationaux de fréquentation.

UNE FERMETURE CHOQUANTE

Marie-Brigitte Andrei soupçonne Gaumont de l'avoir volontairement coulée : « La salle marchait moins bien depuis quelques temps car elle était mal exploitée. On y a tour à tour supprimé la VF [version française, ndlr], le spectacle laser puis les projections de films asiatiques. Les programmes étaient aussi très mal annoncés - on ne savait pas quels films passaient dans la grande salle - et plus médiocres, composés de gros blockbusters. » Ce choix industriel s'explique par l'objectif d'Europalaces, successeur de Gaumont depuis 2001, de se concentrer sur l'ouverture de multiplexes en province.

Cependant, cette fermeture brutale est d'autant plus choquante pour Marie-Brigitte Andrei que Gaumont avait pu acheter cette salle à un prix avantageux, en échange de la signature d'une convention avec la municipalité l'obligeant au respect d'un cahier des charges en matière de programmation. Ce document obligeait Gaumont à exploiter la salle



au moins quinze ans. Or, elle a fermé avant expiration du délai.

Depuis, la situation reste figée et la salle a été vidée. La reprise programmée du cinéma par le groupe Hammerson, qui gère le Centre Italie 2 et voulait y ouvrir des boutiques, a été bloquée par un recours de Sauvons le Grand Écran qui aimerait y voir un projet culturel. L'association reproche à la Mairie de n'avoir rien fait pour sauver cette salle que Marie-Brigitte Andrei qualifie d'« intérêt général » ni pour trouver de repreneur, alors qu'elle aurait dû à minima s'investir comme médiatrice du fait de la convention qui la liait à l'exploitant. Toutefois, elle note une plus grande implication de la municipalité dans ce dossier depuis deux ans même si la Ville a toujours fait savoir que l'avenir du Grand Écran demeurerait une question d'ordre purement privé. Bertrand Delanoë déclarait en décembre 2010 à l'association venue l'interpeller lors d'un compte rendu de mandat : « Non je ne classerai pas cette salle [à titre d'équipement culturel, ndlr], non je n'achèterai pas, et si les opérateurs culturels ne se bousculent pas, je n'y peux rien ! » À ceci, la présidente de l'association rétorque que « personne ne le lui demande », accusant la Ville de botter en touche.

BIENTÔT UN NOUVEAU REPRENEUR ?

Alors que le prix de vente est annoncé à sept millions d'euros, plusieurs repreneurs se sont heurtés à des fins de non-recevoir de la part des divers acteurs du dossier. Aucune concertation n'a jamais été organisée alors que nombre d'habitants regrettent la disparition de la salle.

Le dernier à s'être signalé - au début de l'année - n'en revient toujours pas. Serge Tapierman, producteur de comédies musicales, n'a trouvé aucun interlocuteur chez Europalaces pour entendre sa requête : « Mes demandes sont restées lettre morte. À croire qu'on n'existe pas et que tout va dans la poubelle. Même chez Gaumont j'ai été incapable d'avoir une personne et pourtant Dieu sait si je connais le métier. On dirait que c'est un bureau fantôme. » Cet investisseur, qui vient d'acquiescer un ancien théâtre parisien pour sept millions d'euros, considère que payer le même prix pour le Grand Écran, qui compte moins de places, est exagéré. Mais il précise aussitôt : « Cela dit si on avait demain une proposition on serait sur les rangs. » Un rendez-vous est en tout cas prévu dans les jours qui viennent avec la

Mairie pour tenter de faire avancer le dossier.

Cependant, si lui trouve porte close, d'autres semblent plus chanceux. Jean-Mathieu Thibert, qui milite depuis 1995 pour la sauvegarde des cinémas de Paris au sein de l'association Sur les toiles de Paris, annonce être sur le point d'être mandaté pour gérer le rachat du Grand Écran par un bureau immobilier. Il n'attendrait que la signature d'Europalaces, qui tarde un peu à arriver, mais affiche d'ores et déjà un programme ambitieux, évoquant un « projet culturel », ou plutôt une série de projets, sans doute en partie liés au cinéma. Notre homme ambitionne même de créer « entre une quarantaine et une soixantaine d'emplois », et de redynamiser ainsi le centre commercial adjacent, « qui y trouvera un énorme bénéfice ».

Une annonce qui laisse sceptiques la Mairie et l'association Sauvons le Grand Écran, qui disent n'être pas au courant. À prendre avec des pincettes donc, d'autant qu'elle n'a pas pu être vérifiée auprès d'Europalaces, qui demeure injoignable. ■